

plus honnête et de plus sage, l'a fait entrer dans la maison où elle s'habille, chez Anatole.

En même temps, elle lui louait un logement à Montmartre où elle allait la voir quelquefois ; car par un bizarre sentiment, vrai ou faux, Mme Chaniers trouvait que cette enfant ressemblait étrangement à son mari, Georges Chaniers.

Vivement, M. Marais releva la tête, tandis que ses yeux étincelaient derrière ses lunettes.

—Est-ce vrai, cela ? demanda-t-il.

—Je l'ai vue aujourd'hui pour la première fois ; je vous dirai dans un moment ce que j'en pense. Laissez-moi achever mon récit, autrement, je brouillerais tout.

—Vous avez raison, continuez. Mme Chaniers vous avait-elle parlé de sa rencontre ?

—Elle n'en avait dit un mot à personne, se trouvant folle d'avoir ces idées-là. Mais en dépit de sa volonté, une invincible sympathie l'attirait vers cette enfant, qu'elle croyait la fille de paysans normands morts quand elle était en bas âge, et dont elle savait le petit nom seulement : Clotilde.

Aujourd'hui, par un bizarre concours de circonstances, cette jeune fille est venue chez nous à Belleville, porter une toilette à Mlle Chaniers.

En la voyant, je suis restée saisie, sans pouvoir articuler une parole : elle a la physionomie de M. de Sauves, avec la tournure de Mme Chaniers, sa taille, sa démarche, mais cela si frappant, qu'en les apercevant de derrière seulement, toutes les deux, on les prendrait l'une pour l'autre.

—Et les yeux ?

—Bleus comme le ciel ; les yeux du pauvre monsieur, c'est sûr.

—C'est bien singulier.

—Le plus fort, c'est qu'elle ne savait point que Robert, dont elle était éprise, tût le fiancé de la fille de sa bienfaitrice.

—Et elle l'a apprises ?

—Oui, ce qui lui a donné une syncope. Elle est tombée par terre à la renverse. Robert, en la transportant dans la chambre de Mme Chaniers, l'a embrassée, quand il s'est cru seul avec elle. Mme Chaniers l'a vu ; mais elle aime tellement cette enfant, qu'après avoir fait toute sa vie le rêve de marier son neveu, qu'elle adore, avec Georgette, elle a été presque heureuse à l'idée que Robert et Clotilde s'aimaient.

—Est-ce sérieuse de la part de ce jeune homme ?

—Robert a le caractère de M. de Sauves. Tout est sérieux avec lui.

—Et Clotilde ?

—Mme Chaniers s'est arrangée pour laisser les deux jeunes gens seuls dans le parc pendant que toute la maison était sortie. Elle et moi, nous écoutions leur conversation derrière un massif.

—Qu'avez-vous entendu ?

—Des choses surprenantes. Ils ne s'aiment pas, ils s'adorent ; mais de l'amour le plus pur, le plus noble, le plus élevé qu'on puisse imaginer. Et cependant, au-dessus de cette affection et du bonheur qu'elle pourrait lui apporter, cette enfant sans famille et sans ressources, seule au monde avec son chien, met le devoir.

—Ah bah !

—J'ai cru entendre Pierre de Sauves, avec les théories de toute sa vie, et c'est bien cela qui m'a persuadée qu'elle avait leur sang à tous deux dans les veines, plus encore que son étrangeresemblance avec eux.

Alors, je me suis arrangée pour la reconduire dans son logement à Montmartre, et comme je suis arrivée à lui inspirer confiance, elle m'a dit tout ce qu'elle connaissait de sa naissance et de sa vie. Or savez-vous qui elle est ?

—Clotilde Gages, je le devine.

—Oui, Clotilde Gages !

Elle s'arrêta, et très grave, presque solennelle, Suzanne ajouta :

—Clotilde Gages, non, mais Georgette Chaniers, la seule, la vraie ; celle qu'Eugène Gages nous avait volée pour nous donner sa fille à lui élever ; celle que sa mère a retrouvée, sans la connaître, à l'hôpital ; celle qu'adore Robert de Sauves, son cousin.

—La Providence a quelquefois de ces coups, murmura M. Marais, convaincu de la vérité de ce que supposait Suzanne

Puis plus haut :

—Que sait Mme Chaniers de tout cela ? demanda-t-il.

—Rien du tout.

—Pas même le nom de la jeune fille ?

—Elle ne la connaît que sous celui de Clotilde.

Pour le reste, elle trouve que l'enfant ressemble à son mari ; cette ressemblance l'attire et la bouleverse, c'est tout.

Quant à moi, après ma conversation avec Clotilde, cette conversation qui a assis mes convictions jusque-là hésitantes, je suis venue tout droit vers vous, ayant conservé ma confiance de jadis ; ayant besoin de parler à quelqu'un de ces choses qui m'étouffent et me rendent presque folle, mais ne voulant à aucun prix ouvrir mon cœur à Adèle qui eût tout de suite battu la campagne avec tous mes pressentiments.

—Et comme vous avez bien fait !... Mais M. de Sauves ?

—D'abord, je n'ai pas osé lui en parler. Ensuite à l'époque où la couleur des yeux de la petite me préoccupait, il était en prison. N'ayant pas connu cette pensée d'alors, il comprendrait moins aujourd'hui ce que je viens de vous dire.

Maintenant, que me conseillez-vous ?

—En premier lieu de vous taire, comme vous l'avez fait aujourd'hui.

C'est bien grave, cette substitution d'enfant !

Ce qui est grave surtout, c'est de dire à la Georgette Chaniers actuelle : Allez-vous-en, rendez à l'autre la place que vous usurpez... Et tout ce que cette place comporte avec elle de fortune, de bien-être, et le reste...

Et cela sans preuves... Sans autre chose que des suppositions et des pressentiments.

Non ce n'est pas possible !

L'ancien chef de la sûreté, les deux coudes appuyés sur sa table de travail, réfléchissait profondément.

—Écoutez, dit-il tout à coup ; vous devriez voir le médecin qui a soignée madame Gages, et la sage-femme qui était une de ses amies, autant que je puis m'en souvenir :

—Comment s'appelaient-ils tous les deux ?

Il réfléchit encore, et parut chercher au plus lointain de ses souvenirs.

—Le docteur Larnay, dit-il au bout de quelques instants. Il demeure toujours dans le faubourg du Temple.

Quant à la sage femme, c'était une Mme Amanda Laminois habitant Montmartre. L'un ou l'autre aura peut-être remarqué sur le corps de l'enfant quelque tache, quelque signe qui vous aideront puissamment.

Suzanne poussa un cri.

—Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ! dit-elle.

Georgette a sur le bras gauche un énorme signe brun qui devait être visible à sa naissance quoique plus clair. Si Mme Laminois l'a remarqué sur l'enfant de Pauline, nous sommes sauvés !

—Mettez-y beaucoup de prudence.

—Je vous le promets. Et j'en ai besoin, de prudence en effet, plus encore que vous ne pouvez le supposer !

Elle s'arrêta tout à coup, comme ennuyée d'en avoir trop dit.

M. Marais s'aperçut de sa réticence, et quoique ses lèvres demeurassent muettes, ses yeux laissèrent voir un certain étonnement.

—Au fait, s'écria tout à coup Suzanne, j'aime mieux tout vous confier, mes pensées les plus secrètes, les plus absurdes peut-être. Mais c'est si grave !... si grave !

—Dites toujours, j'en ai vu bien d'autres ; et avec moi tout s'oublie.

—Je n'ose pas, je suis sans doute folle !

—Je parie que vous croyez Eugène Gages vivant, malgré sa mort si bien établie en Amérique. Suzanne le regarda avec un étonnement extraordinaire.

—Comment devinez-vous cela ? ne put-elle s'empêcher de s'écrier.

—Je ne devine rien du tout, dit-il ; mais comme à votre air je vois qu'il y a quelque pensée énorme dans votre cervelle, je suppose une chose énorme, en effet, et j'arrive à la résurrection d'Eugène Gages. C'est mathématique.

—Alors vous croyez cette résurrection possible ?

—Oui, et par la raison majeure que sa mort n'a jamais été prouvée.

—Comme je suis heureuse qu'un homme tel que vous ne trouve pas mes idées absurdes et ne les traite pas d'imagination !

—Je m'en garderai bien, car vous êtes une femme trop sérieuse et trop pratique pour vous laisser impressionner par des niaiseries.

Si vous avez été frappée de quelque chose, c'est que ce quelque chose existe.

D'un autre côté, avec un individu tel que je me figure l'assassin de M. Chaniers, tel que me l'ont montré les divers renseignements recueillis sur lui, on peut s'attendre à tout.

Vous voyez que vous pouvez me confier beaucoup de choses.

—C'est ce que je vais faire.

Sommairement elle raconta le séjour de Robert de Sauves en Amérique, ce qu'était sir James Pembroke, le descendant d'un officier anglais resté aussi noble que grand seigneur loyal et droit, les gens qui l'entouraient, famille et associé.

Mais quand elle en arriva à prononcer le nom de Jonathan Pierce, ses yeux eurent une telle intensité de haine que M. Marais s'en aperçut.

—Et ce Jonathan Pierce, dit-il, sait-on son origine ?

—Oui, elle paraît admirablement claire. Ses papiers sont en règle ; il est, affirme-t-on, d'une ancienne famille anglaise d'origine noble comme celle de sir Pembroke, établie à la Nouvelle-Orléans, et depuis longtemps apparentée avec les Pembroke ; jeune il a été élevé à New-York avec sir James.

Eh bien, malgré ces preuves, en dépit de la conviction très arrêtée des Pembroke, je vous dis, moi, que dans la peau de ce sir Jonathan-là, il y a Eugène Gages et pas un autre.

—Comment cela a-t-il pu se faire puisque la famille Pembroke a toujours connu M. Pierce ?

—Toujours ? Non. De seize ou dix-sept ans à vingt-cinq ou six sir Jonathan, le vrai, a quitté son cousin pour revenir auprès de son père d'abord en Louisiane, ensuite pour voyager quand le père a été mort. Or pendant ces neuf ou dix années, Eugène Gages n'a-t-il pu rencontrer sir Pierce, se lier avec lui, connaître le moindre détail de son existence, et un beau jour s'emparer de ses papiers, soit qu'il l'ait tué ?

—Tout cela a pu arriver. Ce sir Jonathan a-t-il quel que chose d'Eugène Gages en lui ?

—Les cheveux, le teint, sont absolument différents. Mais les cheveux se teignent, et l'on fabrique aujourd'hui des drogues extraordinaires qui modifient complètement le teint. D'autant plus que celui-ci, au milieu de ses plus grandes émotions, ne change jamais, ni ne pâlit jamais, même quand ses lèvres deviennent toutes blanches.

(A suivre)

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Dans notre prochain numéro, nous commencerons la publication d'un grand roman, intitulé :

Les Mystères de Panama

C'est une œuvre toute d'actualité, un drame poignant qui se déroule dans ce pays, vers lequel est tournée en ce moment l'attention de tous les Français, où beaucoup d'entre eux ont de graves intérêts engagés.

Dans le cadre superbe que forme cette nature tropicale s'agit un monde bizarre, pittoresque, d'aventuriers venus de tous les points du globe. Les pires gredins, les forçats en rupture de bans y coudoient l'honnête travailleur. Mille combinaisons louches s'y élaborent. Comme des oiseaux de proie, usuriers, banquiers véreux, exploiteur de toutes les mauvaises passions, se sont abattus sur cette foule venue là par la soif de l'or ou par honnête besoin de vivre.

Dans la liberté complète de ce pays non civilisé, vices et vertus prennent leur entier développement. Aussi, la réalité est-elle déjà presque un roman. L'auteur, M. Georges Le Faure, a su tirer un admirable parti de ces éléments empoignant et original. C'est l'œuvre d'un romancier habile et d'un profond moraliste.